

# Notas de Leitura



# Magie, Médecine, Missions, Saudades, Scandales et Sympathie

René Pélissier

p. 251-268

Dans l'ordre alphabétique français des thèmes traités, mais dans le désordre qu'impose la ventilation géographique venant bousculer cette boiteuse allitération. Commençons donc par les douleurs.

## GÉNÉRALITÉS ET REGROUPEMENTS DE PLUSIEURS PAYS

L'euphorie s'est-elle évanouie dès les années 1980 ou plus tôt encore? On ne sait pas, mais lorsqu'il s'agit de publier un livre sur le résultat de leurs travaux, la vie est devenue difficile pour la plupart des jeunes ou moins jeunes politologues africanistes de langue anglaise. Ils sont beaucoup trop nombreux et, sauf exceptions louables, les éditeurs ne veulent plus investir dans des volumes «pointus» concernant tel ou tel pays plus ou moins obscur. Les comptables ont donc intronisé le concept du saupoudrage géographique ou thématique que l'on justifie par la nécessité du comparatisme. C'est désormais admis et, accessoirement, cela facilite la carrière des maîtres d'œuvre de ces textes collectifs. Tout, d'ailleurs, n'est pas négatif dans cette mode qui permet de surmonter le cloisonnement des ultra-spécialités et de mettre le pied à l'étrier à des débutants ou des malchanceux.

NEGOTIATING STATEHOOD<sup>1</sup> est un bon exemple de cette tendance. En piochant dans les travaux fournis par des experts de huit pays dont certains – tels la Guinée ou la Côte d'Ivoire – ne mobilisent vraiment pas les foules anglophones, les deux directeurs s'efforcent de nous révéler comment l'Etat africain et les acteurs non-étatiques qui en dépendent ou le subissent façonnent ou essaient de façonner des pays qui n'ont pas encore eu le temps de consolider une identité véritablement nationale. En fait, si nous avons bien compris, grâce aux études empiriques ou analytiques ici présentées, il s'agit de dire pourquoi et par qui l'hégémonie de l'Etat centralisateur est contestée ou subvertie par ceux qui veulent une part croissante du gâteau, en mettant en avant les bienfaits d'une plus grande autonomie locale ou sectorielle. Derrière ce paravent, s'exhalent trop souvent les parfums du tribalisme, pudiquement rebaptisé ethnicité par certains gourous. On voit donc défiler, selon les huit pays examinés, des cohortes de politiciens professionnels, de fonctionnaires, d'hommes d'affaires, de diplomates, de syndicalistes, de religieux, d'ONG et, beaucoup plus dangereux, de militaires avides. On recommandera le chapitre sur la région frontalière, aux confins du Congo «démocratique»

<sup>1</sup> Tobias HAGMAN & Didier PÉCLARD (directeurs), NEGOTIATING STATEHOOD. DYNAMICS OF POWER AND DOMINATION IN AFRICA, Chichester, Wiley Blackwell, 2011, VIII-230 p.

et de l'Ouganda. Autre groupe de pression, celui des anciens combattants. On les voit, par exemple, se tailler des niches dans l'appareil répressif de la Namibie en s'agrippant aux souvenirs mythifiés et édulcorés de la guerre de libération conduite par le parti au pouvoir. Plus préoccupants à terme sont les problèmes posés par les appartenances ethniques entre Oromos et Somalis, dans une Ethiopie devenue fédérale. La reconfiguration politique en Côte d'Ivoire septentrionale est sobrement analysée par un Suisse alémanique dépourvu, semble-t-il, des partis pris hexagonaux. Moins familière des Lusophones et des Francophones, peut-être, est la situation d'un Etat *de facto*, le Somaliland, créé en 1991 qui, tout en étant non reconnu, est en train de constituer, dans une apparence de stabilité, une amorce de coagulation des clans qui l'habitent.

Les PALOP sont bien représentés par deux contributions. La première concerne l'Angola et l'émergence d'associations d'élites régionales dans le processus de transition politique, notamment dans la Lunda, au Cubango et chez les Nyaneka-Humbi. Les pages 105-113 éclairent des groupements méridionaux (surtout dans la province de la Huíla et dans le Sud-Est). Le Mozambique a droit à une vingtaine de pages sur le FRELIMO et la stratification sociale après le «socialisme».

Des tiraillements de la modernisation à marches forcées (deux générations à peine) de l'Etat et des sociétés qu'il est censé représenter, passons aux douleurs corporelles avec AFRICA IN THE TIME OF CHOLERA<sup>2</sup> dont le titre doit être entendu dans le sens littéral et médical du terme. La vie n'est pas non plus un long fleuve tranquille pour les historiens africanistes anglo-américains. Il y a une vingtaine d'années on en comptait au moins 2.000 aux Etats-Unis. La course à l'originalité est donc primordiale pour leur survie professionnelle. Avec l'étude épidémiologique d'Echenberg, nous suivons les ravages opérés par le choléra en Sénégal, en Ethiopie et à Zanzibar entre 1821 et 1894, puis en Afrique du Nord (Tunisie, 1835-1868; Egypte, 1823-1947) et finalement par la septième pandémie, de 1971 à nos jours, qui semble être l'une des plus sévères, car elle est devenue continentale, alors que l'on connaît depuis longtemps les origines de la maladie et les moyens de s'en prémunir et de la vaincre. Entre 1971 et 1990, l'Afrique enregistre 475 000 cas; de 1991 à 1997, 781 000 cas et 44 353 morts; de 1998 à 2005, 1 178 000 cas et 36 780 morts; de 2006 à 2009, 807 000 cas et 20 327 morts. L'explosion démographique, l'effondrement des systèmes locaux de prévention, les guerres, etc., sont plus forts que les fantomatiques services sanitaires, même dans des pays avancés comme l'Afrique du Sud. En 2006, l'Angola dénombre 2.722 morts, mais colonialisme ou «socialisme», le Mozambique est aussi frappé par la septième pandémie en septembre 1973, à Beira. Et la pauvreté, qui affecte les nouvelles concentrations urbaines, nées de l'exode rural, ne fait qu'aggraver le panorama. L'écologie locale, les déplacements de populations, les inondations, etc., justifient que l'auteur consacre au Mozambique une section (pp. 134-139) spécifique. Et une autre (pp. 160-162) à l'Angola devenu pourtant riche, mais pas pour les Angolais de base.

Passons ensuite à un autre genre de scandale grâce à une virulente dénonciation par deux journalistes, dont le sous-titre de leur livre-enquête délimite bien la cible. LE SCANDALE DES BIENS MAL ACQUIS<sup>3</sup> se concentre en effet sur trois présidents d'Etats africains (Gabon, Congo-Brazzaville, Guinée équatoriale) et leur entourage, poursuivis en France pour

2 Myron Echenberg, AFRICA IN THE TIME OF CHOLERA. A HISTORY OF PANDEMICS FROM 1817 TO THE PRESENT, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, XVI-p. 208, photos noir et blanc.

3 Xavier Harel & Thomas Hofnung, LE SCANDALE DES BIENS MAL ACQUIS. ENQUÊTE SUR LES MILLIARDS VOILÉS DE LA FRANÇAFRIQUE, Paris, La Découverte, 2011, p. 237.

avoir détourné à leur profit des sommes colossales dont ils ont investi dans l'immobilier une partie en France. A notre avis, ils n'auraient pas dû s'arrêter en chemin, et c'est à la quasi-totalité des chefs d'Etat africains depuis l'indépendance qu'ils auraient dû s'en prendre. Seulement, un Robert Mugabe, un Menguistu, un Nino Vieira, etc., ne disent rien à la majorité des Français alors qu'un Omar Bongo, «faiseur de rois» (à défaut d'être un rain-maker nécessaire), était au cœur même de la politique hexagonale, puisque de ses valises bourrées de billets de banque, il appuya à peu près tous les partis politiques métropolitains pendant des décennies. Est-ce bien différent dans les Etats lusophones?

De tout temps – avec quelques rémissions brèves –, en Afrique le pouvoir au sommet, c'est d'abord une entrée royale dans l'autocratie et *ipso facto* l'enrichissement personnel, et ce quelle que soit la couverture politique quand celle-ci devient indispensable pour complaire aux laudateurs ou investisseurs étrangers. Le livre est fondé sur des sources provenant essentiellement des médias ou d'ONG. On y rencontre une «forêt de Bondy» de personnages de l'ombre, ou plutôt de cette «obscurité clarté», propre aux milieux des affaires «sensibles», de la politique (pas très limpide), des services secrets, de la «justice» contaminée, qui grouillent dans tous (ou presque) les pays se débattant dans les maladies infantiles de l'indépendance. A la période pré-coloniale, que certains Africains continuent à mythifier, le chef de telle ou telle société ou ethnie, doté de bien des vertus posthumes, était souvent un tyran sanguinaire exerçant un pouvoir absolu. Mais la faiblesse des économies locales de l'époque lui interdisait d'accumuler des richesses incommensurables. Même chez les pires esclavagistes! On ne peut pas quantifier en équivalents actuels l'importance monétaire des capitaux et des biens dont disposaient un Chaka, un Gungunhana, un Msiri, un Weyulu, une reine Nzinga, un roi du Kongo, etc. Nous avons cependant la conviction que leurs richesses auraient fait pâle figure à côté du patrimoine détenu par un Teodoro Obiang ou son fils Teodorin, de Guinée équatoriale, grâce au pétrole et au bois.

Curieusement, pour cette famille de Fang – des «Atrides» équato-guinéens échappés de la forêt vierge – qui est clouée au pilori (pp. 7-9; 28-31; 132-157), les deux auteurs n'ont pratiquement pas utilisé de livres publiés en Espagne, ni même ceux de l'intermittent pourfendeur suisse qu'est Max Liniger-Goumaz, dont le but suprême est d'être l'encylopédiste du Rio Muni et de Bioko (ex-Fernando Poo). En tout cas, l'obtention d'un visa pour entrer dans cette république doit poser quelques problèmes aux deux journalistes précités. Et pas uniquement là.

Avec A PRIMEIRA REPÚBLICA PORTUGUESA<sup>4</sup> on quitte la démesure et l'extravagance des nouveaux riches pour entrer dans des eaux historiographiques plus calmes. Ce recueil de contributions sur le régime de 1910 à 1926 concerne les relations internationales du Portugal avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne, etc., à propos, notamment, des colonies. Le seul texte de synthèse relatif à l'Ultramar est celui de Pedro Aires Oliveira sur «Le facteur colonial dans la politique étrangère de la Première République» (pp. 299-332) qui aborde les réformes coloniales – réelles ou potentielles – et l'autonomie «relative» des Hauts-commissaires. En fait, les intentions étaient rarement suivies de résultats durables. Il rappelle les crises du «cacao escravo», la menace de partition anglo-allemande de 1913-1914, la mauvaise impression donnée aux Alliés dans les combats de Naulila et du Mozambique, les atrocités commises contre les Africains, les ambitions de l'Afrique du Sud, le refus d'un contrôle de

4 Filipe Ribeiro de Meneses & Pedro Aires Oliveira (directeurs), A PRIMEIRA REPÚBLICA PORTUGUESA. DIPLOMACIA, GUERRA E IMPÉRIO, Lisboa, Tinta-da-China, 2011, p. 398.

la S.D.N., le Rapport Ross, la lutte contre l'opium à Macao, le nationalisme chinois dans cette enclave. Le chapitre de José Medeiros Ferreira contient aussi une longue section sur la S.D.N. et l'Organisation internationale du travail face aux colonies de Lisbonne.

## Guinée-Bissau

Ouvrons cette section par deux livres en allemand qui ne bouleverseront probablement pas les études sur la Guinée-Bissau, mais qui pourront peut-être intéresser, respectivement, des spécialistes de la sociologie et de la missiologie. Le premier intriguera aussi les gastronomes. MAGGI IN GUINEA-BISSAU<sup>5</sup> ne relève certes pas de la magie noire, mais plutôt de la physiologie du goût, du marketing et de la cuisine. Manfred Stoppok étudie pourquoi les cubes de bouillon ou de consommé de la marque Maggi ont autant de succès dans un pays aussi éloigné de la chimie culinaire suisse et allemande que la Guinée-Bissau. Nous avouons volontiers notre surprise, alors que le pays regorge de denrées alimentaires traditionnelles. Nestlé est-il plus fort que les magiciens et les cuisinières du cru? Apparemment oui. Pour amateurs d'énigmes ethnologiques.

Le livre d'Ursula Pasut, ARM UND DENNOCH REICH IST AFRIKA<sup>6</sup> s'adresse aux Protestants qui espèrent évangéliser en profondeur ce pays essentiellement animiste ou musulman et accessoirement catholique. A ce niveau, l'invisible le reste, mais la foi fait vivre. L'auteure est une optimiste inoxydable qui a longtemps travaillé sur place, et elle nous donne des exemples de vies sauvées par Jésus-Christ et la Bible, en temps de crises (notamment pendant les guerres, les coups d'Etat, etc.). Elle fournit aussi des aperçus sur l'histoire de sa mission (notamment à Empada, à Bolama, aux Bissagos, etc.). Beaucoup d'anecdotes sur des faits peu connus (entre autres, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée de 35 soldats norvégiens rescapés d'un navire coulé). Intéressantes aussi sont ses pages sur les missionnaires et leurs ouailles pendant la guerre coloniale, puis dans les premières années de l'indépendance. C'est un aspect à découvrir pour les profanes.

Dans un registre beaucoup plus savant, on citera également la publication du journal de terrain d'un grand géographe portugais, incontestablement un homme qui a marqué sa discipline et révolutionné les études de géographie tropicale au Portugal. Contrairement à une idée parfois répandue hors du Portugal, si la Guinée portugaise était, économiquement, sous l'Estado Novo, la cinquième roue du carrosse colonial, elle était loin d'être un cul-de-sac pour la recherche, grâce à quelques individualités brillantes comme Orlando Ribeiro, Avelino Teixeira da Mota et d'autres auteurs publiant dans le cadre du Centro de Estudos da Guiné Portuguesa. Dans la mesure où les questions et les dogmes politiques et l'Administration n'étaient pas remis en cause par ce Centro, il était devenu le phare qui balayait de ses lumières le peu de publications comparables émanant d'Angola et du Mozambique. Nous pensons même que le pays ayant très peu de colons civils enracinés – contrairement à l'Angola et au Mozambique –, ses auteurs avaient moins de contraintes et de pressions à subir. Même dans un circuit luso-impérial aussi fermé, si l'on rapporte la production scientifique luso-guinéenne à la population et à la superficie du territoire

5 Manfred Stoppok, MAGGI IN GUINEA-BISSAU. ÜBER DAS BRÜHWURFELPHÄNOMEN IN WESTAFRIKA, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2011, p. 101, photos couleur.

6 Ursula Pasut, ARM UND DENNOCH REICH IST AFRIKA. DAS EVANGELIUM IN GUINEA-BISSAU, Eppstein (Allemagne), WEC International, 2011, p. 255.

dont elle traitait, l'avance du Centro était écrasante par rapport à ce qui sortait à Luanda et à Lourenço Marques dans les années 1947-1960 et au-delà. Après, les choses changèrent et malheureusement pas en mieux.

Donc, le volume intitulé ORLANDO RIBEIRO. CADERNOS DE CAMPO. GUINÉ 1947, publié sous la direction de Philip Havik et Suzanne Daveau, est un ouvrage de pionnier et de référence. Il comprend d'abord une présentation, – par les deux maîtres d'œuvre –, du texte sur la Mission de 1947 d'Orlando Ribeiro, une reproduction et une transcription du journal et des notes scientifiques de l'auteur, deux études complémentaires de sa plume sur la Guinée portugaise, un épais cahier de photographies prises à l'occasion de ladite mission, des cartes en couleur, un précieux glossaire (pp. 257-289) des termes et expressions *guineenses* apparaissant dans le journal, une bibliographie utile à la compréhension de l'ensemble et, *mirabile dictu*, un index. Compte tenu du sujet, prétendre que ce texte composite passionnera les foules serait exagéré, à commencer par les Guinéens eux-mêmes qui ont, apparemment, des préoccupations actuelles plus urgentes que sa lecture. Néanmoins, il est bon de connaître cet ouvrage pour comprendre ce qu'était une colonie portugaise – malgré elle, d'ailleurs – à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Pas de *saudades*, des faits bruts. Reste à savoir combien de bibliothèques lusophones sont en possession de ce titre que nous recommanderons à l'international, bien évidemment, mais qui n'y sera pas beaucoup utilisé, craignons-nous.

Changement vers le traditionnel destiné aux anciens combattants, à leur famille et à leurs amis? Cela ne fait de mal à personne et cela servira un jour aux historiens qui voudraient respirer l'air du temps pendant la guerre coloniale en Guinée, sous Spínola et un peu après. Les dates figurant dans Leonel Olhero, ULTRAJES NA GUERRA COLONIAL<sup>8</sup> ne sont pas toujours faciles à repérer. Disons que nous sommes vers 1972-1973.

L'auteur cite abondamment la Bible, mais sans prosélytisme missionnaire. C'est un sous-officier de cavalerie du contingent, basé initialement à Bula (au sud du Rio Farim), ce qui n'est pas la pire des zones de guerre. Il va à Mansoa, Bissorã, etc. Il a la nette impression que, comme l'écrasante majorité des soldats métropolitains en Guinée, non seulement il s'agit d'en sortir vivant, mais que leur combat est condamné. Il n'y a pas d'opérations désespérées comme à Guileje et Guidaje. Quand on pense à ce que sont devenus les successeurs des guérilleros du PAIGC, on se demande qui, des Africains ou des Portugais, se sont le plus battus et sont morts pour rien de ce qu'on leur promettait.

A cet égard, nous conseillons la lecture du chapitre d'Henrik Vigh «Critical states and cocaine connections» dans AFRICAN CONFLICTS AND INFORMAL POWER<sup>9</sup>. Les politologues et les sociologues sont à leur affaire pour décortiquer et classer dans un langage ésotérique ce que nous autres, pauvres paysans du Danube, désignons par des termes compris par tout le monde: mafias et mafiosi à la tête de l'Etat ou dans les entourages du pouvoir africain. Ils viennent même de forger un nouveau concept qui fera rêver les linguistes: «Bigmanity». Bref, plus rien n'arrête les politologues scandinaves et autres Bataves lorsqu'il s'agit de communiquer entre spécialistes universitaires dans leur langue véhiculaire interdite aux

7 Philip J. Havik & Suzanne Daveau (directeurs) [ & Orlando Ribeiro], ORLANDO RIBEIRO. CADERNOS DE CAMPO. GUINÉ 1947, Vila Nova de Famalicão (Portugal), Edições Humus & Porto, Centro de Estudos Africanos (CEAUP), 2010, 300 p., dessins et photos noir et blanc, cartes couleur.

8 Leonel Olhero, ULTRAJES NA GUERRA COLONIAL, Ermesinde, auto-édition ([leonelolhero@gmail.com](mailto:leonelolhero@gmail.com)), 2011, 282 p. photos noir et blanc.

9 Mats Utas (ed.), AFRICAN CONFLICTS AND INFORMAL POWER. BIG MEN AND NETWORKS, London & New York, Zed Books, 2012, VII-255 p.

néophytes croyant connaître un peu l'anglais. Le livre en référence, débarrassé de son jargon, vaut pourtant beaucoup mieux que son armure lexicale, laquelle aurait fait s'indigner le Padre Vieira. De quoi parle-t-il, en termes simples? Des réseaux criminels avec ou sans uniformes qui sont en train de recoloniser de pseudo-indépendances pour diplomates hypocrites ou paranoïaques en Ouganda, en Sierra Leone, en Côte d'Ivoire, au Liberia, au Mali, en République démocratique du Congo et en Guinée-Bissau. Dans un sens, c'est un supplément à la mise en accusation dressée par les deux procureurs que sont Harel et Hofnung qui, eux, veulent toucher le grand public ou tout au moins en être compris sans le recours à un dictionnaire.

Vigh connaît bien le petit monde politique bissau-guinéen. Il n'a aucune illusion à son égard, quelles que soient ses professions de foi vertueuses. La «Côte de la cocaïne», alias les îles, les estuaires et les baies dépendant de Bissau, ne l'intimident pas plus que la mythologie entourant le regretté Amílcar Cabral et les *antigos combatentes*. Selon lui, le président Nino Vieira avait partie liée avec les cartels de la drogue colombiens (pp. 144-145) dont les «bakchiches» servaient à «arroser» les leaders des factions les plus menaçantes de cette Armée qui, au temps de sa gloire, avait pu décourager les forces portugaises déclinantes. Il va plus loin, et affirme que ces factions existaient dès la lutte pour l'indépendance: une situation bénie pour les Colombiens. De plus, ayant vendu ses droits de pêche aux étrangers qui ont dépeuplé ses eaux territoriales et leurs prolongements, le pseudo-Etat a plongé ses artisans pêcheurs dans la misère. De pêcheurs-chômeurs, ils sont devenus les transporteurs et les disséminateurs de la drogue dans leurs embarcations. La jeunesse citadine n'ayant aucun avenir, sinon l'émigration, les offres des trafiquants qui l'embauchent comme «mules» ne peuvent la laisser sans réaction.

On est loin des naïvetés évangéliques avec ce Danois, mais pourquoi n'évoque-t-il pas également les rivalités ethniques qui, tout autant que les stupéfiants, sont à la base de l'évaporation de l'Etat? Et pourquoi aussi ne dit-il rien des parties encore saines de la population rurale? Sa vision est trop urbaine, ses Big Men sont, pour la plupart, des animistes ou de prétendus chrétiens. Les Musulmans n'apparaissent pratiquement pas dans sa description infernale d'un naufrage annoncé par ceux qui connaissaient un minimum d'histoire locale. Serait-il effrayé par le dernier tabou, la muraille qui a été dressée par les manipulateurs et les gourous provisoires qui crient au racisme et au colonialisme honnis lorsque l'on parle du tribalisme qui pourtant est une donnée majeure de la Guinée-Bissau? Et pas seulement d'elle, hélas!

## Angola

Détendons un peu l'atmosphère en présentant quelques fictions. Nous avons déjà dit ici qu'il faut se méfier des historiens romanciers portugais. Ils sont capables de tout, y compris d'écrire des chefs-d'œuvre et, ce faisant, d'éblouir leurs modestes confrères et les archivistes qui les nourrissent. João Pedro Marques est plus connu dans le milieu des spécialistes pour ses travaux sur l'esclavage et son «abolition» par les autorités de Lisbonne, sujets qui dépassent largement nos compétences, mais voilà qu'il se lance hardiment dans des histoires d'amours contrariées lors de l'implantation (1849-1859) de colons portugais venus du Brésil à Moçâmedes, puis à peu près à la même époque, d'Algarve à Porto Alexandre (Sud-Angola). Nous parions qu'il n'y a pas 10 % de ses lecteurs – et ils sont et seront très

nombreux – qui avaient déjà entendu parler de cet épisode, tant l'histoire coloniale de l'Angola au XIX<sup>e</sup> siècle est une *terra incognita* pour les jeunes générations post-impériales. Peu importe pour le grand public qui sera transporté par les descriptions et les rebondissements de l'intrigue. Mais nous n'intervenons pas ici en tant que critique littéraire pour chanter les louanges de UMA FAZENDA EM ÁFRICA<sup>10</sup>, notre objectif étant simplement d'essayer de distinguer ce qui relève de l'invention de l'auteur, ou des faits réels, purs et durs, tels qu'il les a trouvés.

Et là nous sommes obligé de dire que João Pedro Marques a réalisé une symbiose prodigieuse, mariant le trivial et le quotidien d'une société esclavocrate, à la frontière de l'Afrique tribale, avec les volutes de son imagination. Il a su tricoter si habilement le vraisemblable en l'incorporant à l'impossible qu'à maintes reprises nous avons dû consulter nos sources pour savoir si tel personnage a bien existé, si l'auteur a légèrement détourné son itinéraire, ou carrément introduit des anachronismes pour mettre du piment dans l'action. Il fait agir et parler des gens connus (tels Luz Soriano, Bernardino Freire de Figueiredo Abreu e Castro, Fernando Costa Leal, etc.), leur prêtant parfois ou souvent des activités qu'ils n'ont pas eues, les plaçant même dans des situations inconciliables avec ce que l'on sait d'eux. Tantôt, il affabule légèrement, tout en restant dans les limites de l'obscurité des sources. Son chasseur allemand, par exemple, qui joue un rôle capital dans cette saga, est ainsi un «fantôme» qui *aurait* pu arriver en Angola dans une expédition commerciale hambourgeoise bien attestée (cf. George Tams, *Visita ás possessões portuguesas...*), ou qui *aurait* pu rester sur place après le rembarquement des colons allemands du Sud-Angola. Tantôt, il entre subrepticement ou en force dans le délire caractérisé. La visite à São João Baptista de Ajudá, puis à Abomey sous le roi Guezo, dont l'Allemand revient avec une Amazone dahoméenne, sorte de Diane chasseresse et vengeresse (une féministe mortelle, transplantée au Sud-Angola!) est du grand art où l'on reconnaît la patte d'un vrai historien sérieux. En quoi ce roman est-il finalement utile? Il rapproche le Portugais actuel, plongé dans la crise post-2008, d'un dépaysement «héroïque» que peut lui offrir une société de colons pionniers réussissant à s'accrocher à un contexte africain difficile, cinq ou six générations en arrière, sans cependant le pathos et la propagande des années 1940-1970, et sans occulter non plus les ridicules et les crimes commis. A notre connaissance, c'est la deuxième fois, en quelques années, que des romanciers portugais mettent en scène les premiers colons blancs du Sud-Angola, sans cacher leurs tares et leurs défauts, tout en exaltant leurs réussites relatives, mais précaires. Nous pensons que parmi d'autres livres nostalgiques, celui-ci donne une leçon d'espoir dans une période angoissante. Seulement, maintenant que la «frontière blanche» est fermée en Afrique et en Amérique, il n'y a plus que les Chinois au Sin-kiang et au Tibet qui croient dans les vertus combinées du chemin de fer, de l'espace vital et du colonialisme. Plus, évidemment, si elles ne suffisent pas, à la présence de quelques centaines de milliers de soldats et de policiers. Jaunes.

Comme les titres qui suivent immédiatement clôturent le cycle colonial en Angola, sans que leurs auteurs prétendent être historiens, mais seulement avoir été des participants, nous serons nécessairement plus rapide, bien qu'eux aussi aient des objectifs littéraires ou mémorialistes. ANGOLA, TERRA D'UANGA<sup>11</sup> en est à sa seconde édition et cultive un public de «*retornados*» (ou présumés tels). L'auteur est un aviateur professionnel à la retraite. Il

<sup>10</sup> João Pedro Marques, UMA FAZENDA EM ÁFRICA, Porto, Porto Editora, 2012, p. 432, une photo noir et blanc.

<sup>11</sup> Luis Vieira da Silva, ANGOLA, TERRA D'UANGA, Lisboa, Chiado Editora, 2.<sup>e</sup> edição, 2011, p. 413.

a une double expérience à relater puisqu'il achemina les premiers renforts portugais en 1961. Son témoignage romancé est, à ce titre, exploitable. Puis il passa au Mozambique où il devint pilote de taxis aériens, jusqu'à ce qu'il entre à la TAP. Il était commandant de bord lorsqu'en août-septembre 1975 il participa au pont aérien Luanda-Lisbonne. On a l'impression que l'intrigue de son roman n'est qu'un prétexte pour régler ses comptes avec les responsables portugais et angolais de l'époque qui mirent un terme sans gloire à ces fameux «cinq siècles» qui hantent encore les rêves de beaucoup de Portugais de sa génération, sauf ceux des historiens qui ont la tête froide.

CAFÉ AMARGO<sup>12</sup> a la même tonalité et la même finalité, mais au ras du sol puisque le roman se déroule essentiellement parmi les colons et quelques Africains dit «*assimilados*» ou «fidèles». On est dans les milieux blancs se considérant pour certains plus angolais que portugais. Le café est celui que l'on récolte dans les *fazendas* du Congo portugais. Le livre se veut polémique et rédigé pour dénoncer les erreurs commises par l'Administration portugaise, en premier lieu Salazar, et les responsables de la décolonisation. Il y a quelques portraits d'Africains intéressants, et la fin débouche sur la guerre civile. Fait rare, chez les auteurs «*retornados*», une grande partie de ce gros livre concerne une mission protestante adventiste à Bongo (*distrito* de Huambo) présentée sous un jour positif. L'auteur n'aime pas du tout le Parti communiste portugais et les gens du MFA, pas plus que l'Estado Novo. Il y a des annexes purement politiques qui visent à exalter la colonisation portugaise, ce qui est fréquent dans ce genre de littérature, mais avaient-elles leur place à la fin d'un roman? GERAÇÃO REJEITADA<sup>13</sup> est l'autobiographie d'un véritable *retornado* sans guillemets puisqu'il est arrivé en 1951 à l'âge de six ans et a été élevé à Luanda dans une famille de Portugais illettrés. Il déplore l'insularisation politique imposée par le salazarisme, et l'inégalité raciale. Il assiste aux événements de février 1961, sans évidemment bien les comprendre. La partie la plus originale est offerte par la description de son service militaire (débutant en 1965), à titre de sous-officier dans une unité d'Africains locaux. Il semble que les colons d'Angola bénéficiaient, à cette époque, d'un régime privilégié, et ce pour des motifs divers, ce qui expliquerait certaines choses. La région de São António do Zaire n'était pas la plus dangereuse: quelques embuscades, mais il est douteux qu'il ait vu un seul guérillero pendant toute la durée de ses obligations. On était loin d'une situation à la rhodésienne. Son témoignage – trop court – sur la guerre civile à Luanda et la passivité ou la complicité des militaires métropolitains lui permet d'exprimer sa haine du MFA, du MPLA et surtout de l'amiral Rosa Coutinho et des communistes en général, ce qui est dans le droit fil de ce type de publications.

Toujours dans la *saudade* coloniale, mais dans un secteur bien délimité (les anciens colons du Huambo), on signalera un album d'Inácio Rebelo de Andrade: FICAVA EM ANGOLA E CHAMAVA-SE NOVA LISBOA<sup>14</sup>, agrémenté d'une courte chronologie (1911-1974) concernant la capitale du Planalto, laquelle avait même des prétentions à devenir un jour celle de tout l'Angola. Le livre est composé de 81 photos noir et blanc et couleur ou peintures, accompagnées d'un bref commentaire. Les sujets sont choisis en fonction des souvenirs

12 Afonso Soares Lopes, CAFÉ AMARGO. ANGOLA EM TEMPOS DE GUERRA, Lisboa, Chiado Editora, 2011, p. 746, photos noir et blanc, carte couleur.

13 António Serra Correia, GERAÇÃO REJEITADA. ENTRE ANGOLA E PORTUGAL. 1950/1980, Porto, Edições Ecopy, 2011, p. 671, photos noir et blanc.

14 Inácio Rebelo de Andrade, FICAVA EM ANGOLA E CHAMAVA-SE NOVA LISBOA (EVOCAÇÃO ILUSTRADA), Lisboa, Edições Colibri, 2010, p. 205, photos noir et blanc et couleur.

qu'ils peuvent susciter dans le lectorat ciblé: monuments, édifices, scènes de rue, etc. Et personnalités locales marquantes, y compris quelques personnages historiques (Norton de Matos), dont plusieurs étrangers, notamment le chirurgien de la mission adventiste de Bongo, l'Américain Roy Burley Parsons). Les photos d'Africains sont rares, car on était dans la blancheur citadine. Nostalgie quand tu nous tiens! Totalement indemne comme toutes les villes pendant la guerre coloniale, Nova Lisboa a été partiellement détruite par les combats entre MPLA et UNITA pendant la guerre civile. Débaptiser la toponymie n'a pas porté chance à Huambo où pendant des décennies les seuls Blancs qui y vivaient étaient surtout des soldats cubains et des humanitaires étrangers.

Nouveau changement de décor, on passe directement du Huambo au Bié et au Moxico avec le recueil de contes ou chroniques intitulé PARA ALÉM DA TERRA<sup>15</sup> d'un contrôleur aérien devenu pilote et qui rassemble dans ce livre des scènes qu'il a vécues dans son enfance au Moxico, puis pendant la guerre coloniale, l'évacuation de 1975, la guerre civile et même après son dénouement (en 2002). On ne sait pas trop s'il invente ou s'il restitue fidèlement. L'intérêt est double: 1.<sup>o</sup>) c'est écrit de façon imagée; 2.<sup>o</sup>) il fait intervenir des Africains dans pratiquement toutes les pages. Mais pas du folklore rural. Ses personnages sont généralement confrontés à la vie moderne en ville, dans les transports, les hôpitaux, etc. Le glossaire comporte six pages bien nécessaires. On voit difficilement une séquence logique entre ses morceaux qui vont de l'agent de la PIDE au guérillero de l'UNITA. Malheureusement, ils sont peu ou pas datés. Mais les textes sur l'Est-Angola sont suffisamment rares pour qu'on omette de signaler cette pièce.

Repartons vers la *saudade* qui travaille et tarade la mémoire des anciens combattants, à telle enseigne que l'on se demande si dans vingt ans il y aura encore un seul ancien poste militaire luso-africain qui restera sans son petit Mendes Pinto, oublié dans un village perdu du Minho ou de l'Alentejo. Cette frénésie de témoigner à tout prix pour raconter sa guerre coloniale est un phénomène probablement unique en Europe et est symptomatique de la profondeur du traumatisme de 1961-1975. Il reflète également la traditionnelle sous-information des auteurs qui ignorent généralement ce que leurs camarades ont déjà publié, dix ou quinze ans avant eux, sur le même trou perdu dans les Dembos ou au Niassa. Du côté positif, cet emballement graphomane révèle aussi la diminution de l'analphabétisme au Portugal et la facilité avec laquelle le candidat auteur peut espérer trouver un éditeur ou un imprimeur compréhensif (moyennant un investissement relativement abordable, suppose-t-on).

RETALHOS DA GUERRA COLONIAL<sup>16</sup> nous ramène donc pour la énième fois dans ces fameux Dembos d'Angola, la jungle du cauchemar pour des milliers de Portugais qui en 1974 avaient pourtant fini par le réduire à une petite chose vraiment peu dangereuse pour la sécurité des transports entre Luanda et les *fazendas* de café. L'ennui est que la paralysie des opérations après le 25 avril 1974 allait déboucher sur la débâcle de 1975 et l'effondrement total de l'économie des planteurs avant leur exode pathétique. L'auteur (alors *alferes*) est initialement basé à Quicabo où il restera un peu plus d'un an (1965-1966), puis son unité qui devait être transférée à Teixeira de Sousa (frontière du Zaïre) – attaquée, le 25 décembre 1966, par l'UNITA, sorcier en tête conduisant une horde de Quioco drogués qui se fit

15 José Cavalheiro Homem, PARA ALÉM DA TERRA, Póvoa de Varzim (Portugal), auto-édition (cavalheirohomem@gmail.com), 2010, p. 264.

16 Artur Osório, RETALHOS DA GUERRA COLONIAL. ANGOLA 1965-1967. Viseu, Edições Esgotadas, 2011, p. 118, photos noir et blanc.

décimer – ne le sera pas et sera finalement stationnée à Barraca, secteur calme sur la route asphaltée de Luanda à Dondo. L'auteur donne quelques indications sur un célèbre colonel de cavalerie, surnommé le «Totobola», qui apparaît dans plusieurs récits antérieurs. Cela nous confirme dans une impression inévitable à leur lecture: les officiers d'active très mordants étaient l'exception dans cette armée formaliste et routinière, composée de conscrits peu pressés de se faire tuer pour des colons qui ne les aimaient pas beaucoup. On était bien loin d'une «grande guerre patriotique» dans cette «Algérie lusitanienne», indéfendable devant un ennemi qui aurait été soudé par un sentiment véritablement national. On n'allait pas tarder à en constater l'absence, de 1975 à 2002.

Quicabo réapparaît dans les mémoires de guerre d'un auteur qui a toutes les raisons de ne pas avoir apprécié le salazarisme et le colonialisme ambiant puisqu'il eut le malheur d'appartenir à une classe d'âge qui, ayant déjà accompli son service militaire (avril 1958-septembre 1959), était démobilisée et travaillait, puis fut rappelée et envoyée en Angola (octobre 1961-février 1964), soit près de quatre ans et demi sous les drapeaux, dont vingt-huit mois en Angola. Cela ne le consolera absolument pas, mais son histoire me rappelle celle d'un de mes grands-oncles qui accomplissait et finissait son régiment (trois ans avant la Grande Guerre), était sur le point d'être démobilisé en 1914 et, sans même quitter l'uniforme, fut maintenu dans les vagues d'assaut et les tranchées jusqu'en 1918. Soit sept ans de service, dont quatre ans d'horreurs. Rui Rosado Vieira n'a évidemment pas connu le centième de ces souffrances, mais il n'aime ni les militaires, ni les colons, ni la PIDE, et il le proclame dès le titre: EM ANGOLA UNS SEMEARAM VENTOS OUTROS COLHERAM TEMPESTADES<sup>17</sup>.

L'avantage avec cet auteur politisé, alors sous-officier, est qu'il tenait son journal ce qui réduit les marges d'erreurs (encore que p. 207, une *gralha* dans une date amputé d'un an le décompte de son exil involontaire!) dans ce livre-confession. Ce n'est pas la violence des combats qui l'a traumatisé, ce fut le fait d'avoir été retiré de la vie civile pour défendre une cause à laquelle il n'adhérait pas du tout. Le quotidien dans les Dembos est banal : occupation d'une plantation, puis patrouilles inutiles. Cette affectation durera peu puisque la compagnie est retirée rapidement pour être acheminée dans la Gabela (janvier 1962) où tout est pacifique, sauf la barrière raciale dressée par les colons (y compris ségrégation au cinéma local, exploitation des travailleurs dans les *fazendas* de l'Amboim, spoliation foncière, etc.). On se croirait revenu en 1917, mais on est en 1962 (avec rafles, recherche de suspects dans les villages, etc.). Dans certains écarts éloignés, la peur des Blancs et de l'appareil administratif est un fait physique observé par l'auteur (pp. 95-96) qui s'informe et voyage beaucoup. Il va également au Colonato da Cela qui ne l'impressionne pas. C'est un négrophile qui penche visiblement du côté des opprimés (même à Luanda).

En septembre 1962, son unité est rappelée dans les Dembos à Quicabo où sont déjà en garnison plusieurs centaines de soldats. Le scénario est devenu classique: longues marches vers des maquis incertains, blessés, évacuations, répétition de l'opération, etc. En décembre 1962, une grande concentration de troupes est repoussée et enregistre six morts et dix-sept puis près de trente blessés. Ce n'est pas Verdun, mais cela décourage des soldats mal logés, mal nourris, mal entraînés, non motivés, mal commandés et mal soignés. Réins-

17 Rui Rosado Vieira, EM ANGOLA UNS SEMEARAM VENTOS OUTROS COLHERAM TEMPESTADES. MEMÓRIAS DA GUERRA (1961-1964), Lisboa, Edições Colibri, 2012, p. 233, photos noir et blanc.

tallée dans la grande *fazenda* Beira Baixa, à moitié détruite en 1961, son unité est ensuite chargée d'escorter les convois de ravitaillement régulièrement attaqués par des guérilleros maintenant bien armés.

En septembre 1963, son unité est transférée dans une zone calme du district de Malange, à Massango (ex-Forte República), puis à la frontière du Zaïre, selon un système prévoyant d'envoyer dans un secteur sans guérilla les unités ayant été engagées opérationnellement: une sorte de convalescence psychique avant le retour au Portugal. C'est l'Afrique du début du siècle (moins les guerres), avec des commerçants blancs abusant pour s'enrichir de l'ignorance des Africains (p. 184), à quelques dizaines de kilomètres et de mois de la révolte de la Baixa de Cassange en 1960-1961!

Ce texte précis est l'un des plus utiles pour connaître la situation dans les Dembos en 1962-1963 et – beaucoup plus rare – dans les zones caféières du Cuanza Sul et à la frontière orientale du Nord-Ouest, face au Zaïre.

Aux antipodes politiques de Rui Rosado Vieira et avec un objectif bien différent, lisons la défense et l'illustration corporatistes de l'efficacité de l'Armée portugaise en Angola en 1961, ce qui ne plaira pas à tous ceux qui ont fait la guerre sur le terrain et y ont laissé des plumes. Mais son auteur est dans son rôle puisque c'est un lieutenant-colonel en retraite, historien militaire des plus officiels qui, cinquante ans après la mort de son héros négligé, lui attribue le succès de la réoccupation du Nord-Ouest angolais en 1961. On peut en discuter à l'infini, mais ce n'est pas ici le lieu approprié pour le faire. Donc qu'y a-t-il dans son GENERAL SILVA FREIRE<sup>18</sup>? D'abord une recherche approfondie, à partir des archives militaires portugaises, ce qui n'est pas à la portée de tous les historiens, même portugais. Ensuite une volonté de réhabiliter la figure d'un officier général de l'Estado Novo que les Spínola et autres habiles stratèges ou bénéficiaires de la Révolution des œillets (1974), devenus généraux à leur tour et même maréchaux, ont eu tendance à faire oublier. Il n'était pourtant pas en mesure de leur faire de l'ombre puisqu'il périt (avec une grande partie de l'état-major local) dans un accident d'avion, le 10 novembre 1961, à la frontière du Sud-Ouest africain.

Au crédit de l'auteur, nous dirons qu'il ne doit aucune faveur à ce général qu'il n'a jamais rencontré. Nous supposons que c'est donc dans un esprit de justice professionnelle, de patriotisme, voire de nostalgie envers l'Estado Novo qu'il s'est attelé à cette biographie, et plus précisément aux cinq mois (juin-novembre 1961) où son général fut le commandant de la Région Militaire d'Angola, c'est-à-dire à la suite du général António M. Monteiro Libório. Celui-ci, à notre avis, par manque de moyens humains, par blocage de ses supérieurs, par attentisme politique, ou prudence personnelle dans un échiquier trouble à Lisbonne, ne fit pas grand-chose ou plutôt ne put redresser la situation militaire au Nord-Ouest. En fait, avec un Salazar qui dirigeait tout autocratiquement, un état-major vieilli, anesthésié et indécis en métropole, et une impréparation catastrophique de l'Armée portugaise en Afrique – intervenant dans une conflagration terrorisante en Angola, localisée, certes, au Nord-Ouest depuis le 15 mars 1961, mais menaçant de gagner le Centre, au sud du Cuanza –, la lenteur déjà traditionnelle des Portugais dans les affaires africaines était quasi inévitable. L'auteur, citant et exposant force documents militaires, secrets à l'époque, montre que Libório ne fut pas totalement inerte, mais il se concentre avant tout sur le plan tactique élaboré par son héros, Freire, visant à la réoccupation de tous les postes administratifs du

<sup>18</sup> António Lopes Pires Nunes, GENERAL SILVA FREIRE. BRILHANTE ESTRATEGIA DA REOCUPAÇÃO DO NORTE DE ANGOLA EM 1961, Casal de Cambra, Caleidoscópio, 2011, p. 239, photos noir et blanc.

Nord-Ouest – et ils étaient nombreux – et, surtout, concomitamment, à la réouverture des axes de communication de Luanda vers la frontière du Congo-Léopoldville. L'atout principal de Freire est qu'en août 1961 il disposait déjà en Angola de près de 30.000 soldats. On ne peut pas ici entrer dans le détail des opérations tri-directionnelles destinées à «casser» le foyer principal de la rébellion, Nambuagongo, dans les Dembos, ni de toutes celles qui permirent de circonscrire les foyers secondaires dans les autres jungles de montagne. Ce fut lent – très lent – car les axes étaient bloqués «artisanalement» par les insurgés. Mais en fait, il est patent que ces derniers, sur le plan strictement militaire, étaient totalement démunis en 1961, avec des pétoires, des machettes et des centaines de milliers de paysans à nourrir, face à une armée disposant d'une puissance de feu sans commune mesure avec la leur. Les Portugais avaient la jungle contre eux, certes, mais l'incapacité, la division et l'improvisation de leurs ennemis nationalistes étaient leurs meilleures alliées. En octobre 1961, les modestes centres administratifs perdus étaient tous redevenus portugais. Mais treize ans après coup, on n'avait pas encore fini d'éteindre totalement les foyers résiduels de l'UPA/FNLA et du MPLA au Nord-Ouest. C'était donc un conflit qui ne pouvait avoir de solution exclusivement militaire, d'autant moins que les finances portugaises et le vivier du recrutement en métropole étaient insuffisants pour conduire indéfiniment trois guerres lointaines. Techniquement, le général Silva Freire avait réussi à gagner du temps en 1961, mais le poids des chiffres, les pressions internationales, la mordacité du PAIGC et du FRELIMO, avaient effacé les succès de la reconquête sur le terrain. Le général Pereira de Eça en 1915 avait, lui aussi, réussi à vaincre l'adversaire mais le contexte en 1961 était totalement différent. Le temps ne travaillait pas pour Salazar, enfermé qu'il était dans un XVI<sup>e</sup> siècle mental alimenté par des mythes historiques qui se retournèrent contre les intérêts nationaux du Portugal.

Nous ne connaissons pas une seule colonisation – blanche, bistre, noire, jaune ou rouge – qui ne soit pas une exploitation, tout au moins dans ses premières intentions, et quels que soient l'habillement, les motivations et les bienfaits dont on la pare après coup. Mais il y a des degrés d'exploitation, selon l'état culturel, social et économique du colonisateur et du colonisé potentiel. Le degré suprême, le sommet de l'abject, est: 1.<sup>o</sup>) l'extermination radicale des plus faibles; viennent ensuite: 2.<sup>o</sup>) l'esclavage et le commerce (achat et exportation) des vaincus; puis 3.<sup>o</sup>) le travail forcé, la spoliation foncière et la fiscalité sans contrepartie. On pourrait en ajouter d'autres. Pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, à tort ou à raison, les critiques de la colonisation portugaise ont insisté et continuent à insister sur les étapes 2 et 3. *FRONTERAS DE ESCLAVIZACIÓN*<sup>19</sup> se focalise uniquement sur la deuxième marche de cet escalier colonial descendant vers une base qui est rarement – ou jamais – atteinte. L'auteur de ce travail universitaire n'a pas adopté une approche moralisatrice ou philosophique, mais bien purement historique, et sa monographie concerne l'un des ports majeurs de l'embarquement des esclaves du Centre-Angola, à savoir Benguela, ou plutôt le Benguela, car elle y incorpore son hinterland immédiat, notamment Caconda et sa région. Pour autant que nous puissions en juger dans un domaine que nous ne maîtrisons pas, elle a dû bénéficier de la richesse des bibliothèques nord-américaines et des archives d'Angola, du Portugal et du Brésil. Le sous-titre recouvre bien la marchandise offerte et la période où la traite atteint son apogée. Et sa dénonciation également! Les chapitres

19 Mariana Pinho Candido, *FRONTERAS DE ESCLAVIZACIÓN. ESCLAVITUD, COMERCIO E IDENTIDAD EN BENGUELA, 1780-1850*, Mexico, El Colegio de México, Centro de Estudios de Asia y África, 2011, p. 272.

détaillent notamment les termes de l'échange (si on peut dire), la vie sociale des esclaves, des vendeurs et des acheteurs, le rôle des femmes, etc. Il y a beaucoup de statistiques et de réflexions pertinentes. Pour un livre publié au Mexique, c'est-à-dire dans un pays anciennement colonisé, il est douteux que les africanistes locaux puissent la contredire en quoi que ce soit. Même chose au Brésil, mais dans une moindre mesure. En fin de compte, son public devrait se situer aux États-Unis et au Portugal. C'est déjà pas mal pour un bon livre en espagnol s'adressant aux spécialistes de la traite transatlantique dans sa dernière phase. Continuons avec un livre à cheval sur les deux rives de l'Atlantique, lui aussi, tout en ayant une incidence majeure pour le Brésil et Cuba, dans leurs composantes issues de la traite négrière, et avec un thème original: la sorcellerie, c'est-à-dire la magie noire, insérée dans le titre de notre chronique. Nous sommes évidemment très loin des préférences culinaires des ménagères de Bissau pour les bouillons cubes de Nestlé. Mais pour rester dans la section «Angola», nous recommandons le chapitre 10 de *SORCERY IN THE BLACK ATLANTIC*<sup>20</sup> où une anthropologue apparemment brésilienne développe un thème qui a déjà fait l'objet d'articles de presse, voire son apparition dans des livres en plusieurs langues: la persécution d'enfants très jeunes, généralement dans des familles bakongo, accusés de sorcellerie et parfois expulsés de leur milieu, abandonnés dans les rues, ou soumis à des rites de désenvoûtement, et même peut-être bien en quelques cas «liquidés» et entrant alors en pièces «détachées» dans les circuits de l'anthropophagie. La contribution de Luena Nunes Pereira examine le rôle des familles, des Eglises chrétiennes ou messianiques, des autorités et des ONG pour venir en aide à ces malheureux innocents dans une communauté – les *regressados* angolais rentrés du Zaïre – déjà en porte-à-faux économiquement et ethniquement dans la capitale, et suspecte aux yeux des autres Angolais. On apprend ainsi dans ce texte que la législation angolaise, dans la pureté marxiste initiale du MPLA, n'avait pas prévu les cas de sorcellerie. L'UNITA, elle, avait pendant un temps créé un village spécial regroupant les sorciers. On le faisait même visiter aux journalistes. Puis Savimbi s'était servi d'accusations de sorcellerie pour faire monter sur le bûcher quelques femmes âgées de son mouvement – et pas des moindres – pour «purifier» sa lutte, ce qui d'ailleurs se retourna contre lui. Mais ni les uns ni les autres n'avaient, semble-t-il, envisagé d'inclure des enfants dans la catégorie «sorciers» maléfiques. Alors si les Bakongo vivent encore maintenant dans la terreur de l'occulte à l'intérieur de leurs propres familles, on doit admettre que les explications des ethnologues officiels (cf. José Redinha) portugais à propos des méthodes utilisées par l'UPA en mars 1961 pour soulever une partie des paysans du Nord-Ouest n'étaient pas que des paroles en l'air, relevant de la propagande colonialiste. Dans le supermarché qu'annonce notre titre, nous hésitons à ranger le texte qui suit dans un seul rayon. On va le placer à la frontière entre la «médecine» et les «saudades», mais en le faisant également déborder vers le coin des promotions où l'offre de la semaine concerne la «sympathie». La nostalgie mélancolique n'affecte donc pas uniquement les *retornados* et les anciens combattants puisque maintenant quelques ex-membres d'ONG en sont atteints. Encore peu nombreux à s'épancher sur leurs expériences en Angola, voici que des Francophones entrent dans ce secteur de la bibliographie. La docte Marie-Eve Raguenaud avec sa SAUDADE<sup>21</sup> raconte donc ce que furent ses activités entre l'été 1994 et les

20 Luis Nicolau Parés & Roger Sansi (eds.), *SORCERY IN THE BLACK ATLANTIC*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 2011, II - p. 300.

21 Marie-Eve Raguenaud, SAUDADE. CHRONIQUES D'UN MÉDECIN PENDANT LA GUERRE ANGOLAISE, Saint-Denis (France) Edilivre Edition AParis, 2011, p. 309.

premiers mois de 1995, non pas dans un hôpital accueillant des blessés de guerre, mais dans des centres de santé préventive éparpillés aux quatre coins du pays. On va donc la rencontrer à Uíge/ex-Carmona, sur le point d'être repris par le MPLA; à Xangongo/ex-Roçadas qui ne se remet pas des ravages opérés par les mines; à Saurimo/ex-Henrique de Carvalho tenu par le MPLA, mais où la nourriture arrive par avion et où une épidémie de méningite menace; à Cafunfo (bourgade-champignon née de l'exploitation des diamants du Cuango dans la Lunda-Norte), encerclé par l'UNITA, et où l'Endiama (successeur de la Diamang) a abandonné ses travailleurs africains. C'est déjà beaucoup pour une seule personne qui ne «domine» pas le portugais et travaille dans des conditions éprouvantes. Mais sa base est à Chibia dans la Huíla où elle monte une infrastructure sanitaire pour son ONG (Médecins sans frontières) chez une population épargnée par la guerre, ce qui lui permet de décrire également la situation de Namibe/ex-Moçâmedes, «squattérisé» par les Africains, et en pleine déliquescence économique.

Nous ne voyons pas pourquoi ce livre est présenté comme un roman, alors que c'est surtout un document honnête et précieux sur l'état du pays, vingt ans après le début de la guerre civile. Mais soit! Son importance est qu'il jette un coup de projecteur sur un milieu (une faune parfois arrogante, selon certains de ses détracteurs) d'humanitaires qui remplacent des autorités défaillantes, pour ne pas dire pire. Vers 2004, elle revient en Angola en paix pour évaluer une épidémie de la maladie du sommeil dans les approches des Dembos, à partir de Caxito. Jamais, pendant les années 1961-1974, les auteurs, ex-militaires, portugais n'avaient signalé une recrudescence de cette maladie dans cette région. Les services de santé coloniaux y avaient mis le temps et eu la main dure dans leur campagne d'éradication, mais ils se targuaient d'avoir largement endigué le fléau du Nord-Ouest. Un souhait (irréalisable?): toutes les ONG devraient, non pas en faire des spécialistes, mais administrer à leurs membres un minimum d'informations sur le passé et le présent des pays où elles les envoient avant de les catapulter dans l'inconnu.

Un homme qui connaît quelques mystères angolais, c'est bien l'ex-Rhodésien Neall Ellis, sacré par son biographe et ami, Al J. Venter, de prince des pilotes d'hélicoptères – tout au moins dans le monde des mercenaires –, qui ont fait leur apprentissage dans l'Aviation de Pretoria. On aime ou l'on n'aime pas ce genre de littérature pour un public de «petits bras» friands de surhommes, car la vie de bureau est bien terne et pâle à côté de celle d'un homme qui s'est battu contre les Migs cubains et angolais, du côté de l'UNITA, puis devenu mercenaire, s'est retrouvé toujours dans les airs, en Bosnie, au Congo, en Sierra Leone, en Irak, un temps ambulancier aérien au Sarawak (la vie est parfois dure pour les héros), en Tanzanie et qui continue, à plus de soixante ans, à piloter des hélicoptères russes en Afghanistan. Bref, un increvable philanthrope casse-cou, ayant eu une chance insolente dans tous ses combats et dont le but suprême est de voler et d'être payé pour cela, quelle que soit la cause, pourvu que ses défenseurs ou promoteurs règlent d'avance. On ne risque pas sa peau pour des nèflés dans la profession, et les assurances médicales sont très chères, quand on en trouve.

Donc, dans le livre mouvementé qui est consacré à ce super-Rambo de la voûte céleste, GUNSHIP ACE<sup>22</sup>, on ne s'arrêtera qu'aux phases angolaises de son parcours (pp. 43-112) à partir de 1982, jusqu'à ce qu'il quitte l'uniforme à 40 ans en 1989. En fait, le persona-

22 Al J. Venter, GUNSHIP ACE. THE WARS OF NEALL ELLIS, HELICOPTER PILOT AND MERCENARY, Philadelphie & Newbury (Angleterre), Casemate Publishers, 2012, XI - p. 324 + p. 32 de photos couleur, photos noir et blanc.

ge était trop indépendant pour supporter l'incompétence ou l'ineptie de certains de ses supérieurs. Le mercenariat était une porte de secours pour sa survie financière. A mesure que les langues se délient, on s'éloigne, en effet, de la légende dorée des années 1975-1989 où dans les sources sud-africaines, il suffisait de cinq ou six auteurs rivalisant de jactance pour que la suprématie au sol et dans les airs en Angola soit proclamée sans contestation possible. Ce livre montre qu'au contraire, il y avait de sérieuses carences dans le haut commandement des opérations de Pretoria. Mais de l'autre côté, ils ne valaient guère mieux.

Deux points qui ne souffrent pas la discussion, c'est bien l'ampleur des destructions opérées par les Sud-Africains au Sud-Angola et le chaos provoqué dans la vie économique locale par la fuite des colons portugais en 1975. Jamais les «autorités» civiles et surtout militaires portugaises de l'époque ne pourront effacer cette tache. Plutôt que de se lancer dans une longue polémique, lisons un témoignage extérieur et bien postérieur: TRANSNAMIB<sup>23</sup> de deux auteurs allemands qui en novembre-décembre 2009 relatent leur expédition consistant à traverser dans deux véhicules tout-terrain le désert du Namib, du Cap à Moçâmedes (et retour) en se tenant au plus près de la côte atlantique. Totalement étrangers à l'histoire controversée de l'Angola moderne, ils offrent une excellente description des «villes» fantômes de Namibie, abandonnées par les exploitants du diamant, mais ce n'est pas cette galerie de ruines capitalistes qui nous préoccupera ici, puisque les Sud-Africains ont laissé la Namibie physiquement intacte. Ils entrent donc en Angola par la route traditionnelle qui conduit aux chutes du Ruacana où, naturellement, ils se heurtent aux tracasseries habituelles et à la rapacité des autorités angolaises à l'égard des voyageurs terrestres. De la page 117 à la page 160, ils fournissent des informations (et des photographies) sur l'état du Sud-Ouest angolais, introuvables ailleurs, à notre connaissance. Leur parcours est original puisque, sitôt le Cunene franchi, ils obliquent vers l'ouest, via Chitado et Oncóua (deux localités en ruine), Iona (quelques maisons neuves, un poste médical et une école récente). Rien ne les arrête, ils atteignent la Foz do Cunene où la police a un poste, puis Espinheira (village en ruine, mais quelques constructions neuves). Ils sont dans le Parc national de Iona. A la Baía dos Tigres, abandonnée par les pêcheurs – sauf quelques Africains –, il y a encore deux policiers mais surtout des épaves de navires. Serrant la côte au ras des vagues, ils remontent par la plage et les dunes dangereuses jusqu'à Porto Alexandre (devenu Tombua) où ils trouvent une extrême pauvreté (mais pas de mendiants), un cimetière de bateaux échoués, une banque (c'est bon signe) et une police perdue dans les décombres de la défunte bureaucratie portugaise (le legs colonial empoisonné). L'arrivée à Namibe (ex-Moçâmedes) est une surprise: puissantes voitures neuves dans les rues, tourisme, hôtels. Ils estiment à 150 000 (?) habitants le chef-lieu de la province. Le retour par l'intérieur via Lubango/ex-Sá da Bandeira est un classique, n'apportant pas de nouveautés. En revanche, la descente vers Ruacaná s'effectue par une piste exécrable et les mêmes policiers les rancônent comme à l'aller. Ce passage n'est pratiquement pas emprunté par les touristes, donc ils sont exploités par des fonctionnaires en uniforme que l'on suppose être envoyés là à titre expiatoire.

23 Gabi Christa & Uwe Scharf, TRANSNAMIB. DIMENSIONEN EINER WÜSTE, Halblech (Allemagne), Sandneurosen-Verlag, 2010, p. 220, photos noir et blanc et couleur.

## Mozambique

Les sens du terme «Missions» dans notre titre sont suffisamment nombreux pour que l'on regroupe sous ce vocable le livre d'une activiste catholique italienne, et une traduction fort utile d'un livre en allemand d'un missionnaire morave sur l'histoire du Mozambique. OPERAZIONE MOZAMBICO<sup>24</sup> décrit donc une mission d'aide d'urgence à la province de Tete, montée en 1984 par une ONG du nord de l'Italie, avec le concours de l'aviation militaire nationale. Il s'agissait d'apporter des vivres à une population en pleine guerre civile. Et avec un tel objectif, on ne peut pas penser du mal de son auteure. Elle s'enthousiasmera tant pour le Mozambique qu'elle deviendra ultérieurement l'une des chevilles ouvrières du grand élan d'implication de l'Eglise catholique et des autorités civiles de Rome pour parvenir à «imposer» la paix en 1992 à un pays rendu exsangue par la folie politique. Depuis, elle mène sa croisade pour faire connaître les réalités du Mozambique en Italie, ce qui est fort judicieux, mais on se demande si elle est bien entendue par les bibliothèques de son pays qui montrent des carences si énormes sur l'histoire et la situation de ce pays que mieux vaut en rire pour ne pas avoir à en pleurer. Pour comprendre un pays, il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions: il faut savoir d'où il vient et ce en profondeur. Le cœur, c'est bien, mais le cerveau et la connaissance, ce n'est pas totalement inutile non plus. Cette remarque vaut pour la plupart des ONG étrangères qui travaillent en Afrique en envoyant des techniciens et des bonnes volontés mal préparés à ce qui les attend sur place. Répétons-le. Autre dimension avec le Padre Paul Schebesta (1887-1967), linguiste, ethnologue reconnu, spécialiste des Pygmées, et devenu, selon nous, un très bon historien des missions catholiques en Zambézie. Et ce n'est pas seulement à ce titre que nous recommandons la traduction – tardive – de son classique autrichien de 1966. La lecture de PORTUGAL: A MISSÃO DA CONQUISTA NO SUDESTE DE ÁFRICA<sup>25</sup> nous montre que dans sa jeunesse il appartient aux pionniers de la Société du Verbe divin, envoyés en Zambézie (1911) pour remplacer les Jésuites expulsés par la République. Or, ces nouveaux missionnaires étaient tous allemands ou austro-hongrois, donc à peine avaient-ils pu travailler cinq années dans les anciennes missions des Jésuites qu'ils furent internés en 1916 comme ressortissants de pays ennemis du Portugal. Et là Schebesta devient un irremplaçable – quoique involontaire – démolisseur des accusations portées contre eux par des autorités locales paranoïaques soutenant, contre toute vraisemblance, qu'ils avaient été les instigateurs de la grande révolte du Barué. Or, il est désormais établi (cf. René Pélissier, *Naissance du Mozambique*, Orgeval, Editions Pélissier, 1984, vol. II, *passim*) que c'étaient les insupportables contraintes imposées par les Portugais aux Zambéziens de la rive droite – à peine conquis – qui étaient la mèche qui les fit «exploser». La xénophobie et la recherche de boucs émissaires étrangers sont compréhensibles en temps de guerre, mais elles font mauvais ménage avec les historiens non parties dans une réelle polémique exotique qui fit quelques dizaines de milliers de morts, sinon beaucoup plus.

Il est bon que ce soit une filiale portugaise du même ordre que celui de l'auteur qui ait pris l'initiative de publier cette excellente traduction. Toutefois, deux remarques: 1.<sup>o</sup>) il aurait

24 Paola Angelotti Sbrana, OPERAZIONE MOZAMBICO. DIARIO DI UN INTERVENTO DI EMERGENZA, Fucecchio, La Versiliana Editrice, 2011, p. 226 + p. 16 de photos noir et blanc.

25 Paul Schebesta, Portugal: A MISSÃO DA CONQUISTA NO SUDESTE DE ÁFRICA. HISTÓRIA DAS MISSÕES DA ZAMBÉZIA E DO REINO MONOMOTAPA (1560-1920), Lisboa, Missionários do Verbo Divino, 2011, p. 510 photos noir et blanc.

été utile d'inclure un index adapté de l'original; 2°) il eût été encore plus louable d'actualiser (et de corriger: Ex, Guyot, P. et non Guvot, F., p. 502) une bibliographie zambézienne qui était très pertinente en 1966, mais qui s'est considérablement enrichie en 45 ans. Et là, nous retombons dans l'éternel problème de la pauvreté des bibliothèques publiques dans les pays latins. Faute de mieux, un saut et un séjour à celle de la Société de Géographie de Lisbonne auraient quand même permis de valoriser encore plus un ouvrage remarquable en 1966 et qui le reste à bien des égards.

Nous nous bornerons à signaler un livre qui intéressera les pédagogues et les linguistes – deux variétés que nous respectons, les yeux fermés – et qui nous impressionne, venant d'un spécialiste mozambicain enseignant à l'Université Eduardo Mondlane, dont ni les politologues, ni les philosophes, ni les sociologues, ni les historiens locaux ne nous avaient frappé jusqu'à présent. Avec Feliciano Chimbutane, *RETHINKING BILINGUAL EDUCATION IN POSTCOLONIAL CONTEXTS*<sup>26</sup> nous sommes à la racine de l'unité nationale: comment, quand et où enseigner la langue commune à tous, alors que les enfants ont vingt (minimum) autres langues maternelles à la maison? C'est technique. Nous aurions cru que le swahili descendait beaucoup plus bas sur la côte nord. On en apprend à tout âge. Avec *SEXUALITY AND GENDER POLITICS IN MOZAMBIQUE*<sup>27</sup> on n'est absolument pas devant la vitrine d'un sex-shop danois car depuis trente ans et plus cette sociologue – danoise elle aussi – qui le signe a accumulé une masse de publications sur les femmes mozambicaines depuis 1975, leurs opinions, leur rôle dans la construction et la politique du pays et leur situation actuelle. On trouve dans cet ouvrage des chapitres très denses sur la modernisation, les initiations en pays macua et swahili (notamment à Ribáué et sur la côte nord), la sexualité féminine, les cultures animistes, les coutumes, la tenure foncière, la famille, la politique du FRELIMO au temps de sa tentative d'enrégimenter la société, le rôle de certaines ONG scandinaves, les danses rituelles, la ruralité contre l'ordre voulu par les intellectuels marxisants, la dot, les confréries islamiques, etc.

On ne sait pas si ce texte composé de morceaux divers se laissera facilement appréhender par les milliers de spécialistes américaines du genre, mais les politologues pourront y trouver leur bien. C'est plus douteux pour les historiens qui relèveront quelques erreurs facilement évitables si on lisait leurs œuvres. Le port d'Angoche était-il véritablement hors du contrôle portugais (p. 272) en 1898? Allons, allons! Ce sont les criques et l'intérieur de l'Angoche (pas son port qui était occupé) qui échappaient aux autorités coloniales.

Un auteur qui annonce qu'il mène une enquête de terrain depuis 2007 à la Feira da Ladra (Lisboa) ne peut pas nous laisser indifférent, et le sous-titre de son *LOURENÇO MARQUES*<sup>28</sup> non plus. De fait, il règle quelques comptes avec son enfance coloniale et avec le racisme ambiant de l'époque à Lourenço Marques qu'il est trop facile d'imputer à l'influence sud-africaine, comme si les Portugais par quelque intervention de la Providence en étaient génétiquement et miraculeusement absous. Donc, ce livre est un kaléidoscope de souvenirs émus, mais lucides, très précis et avec une toile de fond antisalazariste et anticolonialiste affichée comme telle. Son père fut un officier de marine républicain, déporté dans de

26 Feliciano Chimbutane, *RETHINKING BILINGUAL EDUCATION IN POSTCOLONIAL CONTEXTS*, Bristol & Buffalo & Toronto, Multilingual Matters, 2011, XI - p. 182.

27 Signe Arnfred, *SEXUALITY AND GENDER POLITICS IN MOZAMBIQUE. RETHINKING GENDER IN AFRICA*, Woodbridge (Suffolk), James Currey/Boydell & Brewer, 2011, XVIII - p. 310, dessins et photos noir et blanc.

28 Nuno Roque da Silveira, *LOURENÇO MARQUES. ACERTO DE CONTAS COM O PASSADO, 1951/1965*, Lisboa, Edições Colibri, 2011, p. 415, très nombreuses photos noir et blanc.

bonnes conditions, qui deviendra ensuite administrateur colonial à Timor (entre autres occupations plus lucratives) et professeur à Lourenço Marques. On ne peut suivre, pas à pas, l'auteur dans ses déambulations de jeune colon heureux, et même du bon côté de la colonisation (avec domestiques et aisance assurée), encore qu'il ne puisse s'empêcher de souligner a posteriori la discrimination raciale. Il y a donc une ambivalence entre sa situation privilégiée et ses tendances égalitaristes. Ils étaient nombreux à jouir, malgré tout, de cette contradiction inévitable.

Ce qui reste de son livre, au-delà des souvenirs vaguement *saudosistas*, c'est la description de la vie à Lourenço Marques (et environs) dans les années 1950, puis en 1965, pour la moyenne bourgeoisie coloniale de tendance libérale avancée, avant donc l'effondrement du Jardin d'Eden. Le livre est extrêmement bien écrit et édité et, de ce fait, il constitue une pierre angulaire pour qui voudrait reconstituer une société disparue.

Un autre auteur qui écrit bien sur le Mozambique, mais indépendant cette fois-ci (2009), c'est un jeune Brésilien blanc dont nous n'avons pas compris ce qu'il y faisait pendant cinq mois: «employé»? «touriste»? «photographe»? «artiste»? etc.? Peu importe. Son *BOIANDO EM MOÇAMBIQUE*<sup>29</sup> est un régal pour le lecteur sensible à l'humour grinçant d'un homme qui découvre un pays dont il entend la langue, sans se rendre peut-être compte qu'il est dans un univers mental très éloigné du sien (São Paulo). Il est à Tete, Moatize, Maputo évidemment, Beira aussi, Boroma, Cabora Bassa, etc. Il est, lui aussi, victime des policiers corrompus qui sont consubstantiels à l'indépendance.

Quelques piques contre les Portugais disparus et les experts brésiliens qui travaillent au Mozambique comme dans un pays de mission peuplé de «sauvages» mais ce cycliste émérite, quoi qu'il dise, est de l'autre côté de la barrière. Le colon, c'est lui. Il prépare l'un de ces *mestrados* brésiliens où l'on nage dans le superficiel et les apparences. S'il ne réussit pas dans les études, il pourra toujours devenir écrivain au Brésil. Mais comme cela ne nourrit pas non plus son homme, le métier de «travel writer» nous paraît tout indiqué pour un Livingstone brésilien qui aime les Africains, son blog et les chèvres. Comme c'est sympathique, on en restera là.

29 Rafael Moralez, *BOIANDO EM MOÇAMBIQUE*, São Paulo, Balão Editorial, 2011, p. 215, nombreuses photos noir et blanc et couleur.